

L'Odyssée

d'Homère

L'aventure d'Ulysse – Adaptation pour jeunes lecteurs

Frances Bianchi et Mara Seronda



L'Odyssée d'Homère - L'aventure d'Ulysse – Adaptation pour jeunes lecteurs

Un récit illustré inspiré de l'épopée d'Homère

Texte librement adapté par Frances Bianchi et Mara Seronda

Traduction par Vera Castro

Ollada de Tinta © 2025

Tous droits réservés.

Ce livre ne peut être reproduit, enregistré ou transmis, en tout ou en partie, par quelque procédé que ce soit — électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre — sans l'autorisation préalable et écrite de l'éditeur, sauf dans les cas expressément prévus par la loi.

Son usage est autorisé dans le cadre familial ou éducatif non commercial.

Mentions légales :

Cette œuvre est une adaptation libre et non officielle inspirée de L'Odyssée d'Homère (domaine public), créée par Ollada de Tinta.

Elle n'est associée ni soutenue par aucune maison d'édition liée à des traductions ou adaptations antérieures de l'œuvre.

ISBN : 9798276401225

Première édition : décembre 2025

Révision : septembre 2026

Édité et mis en page en Espagne

Site web : www.olladadetinta.es

Préambule – Ulysse et la guerre de Troie	5
Chapitre 1 – Le cadeau	9
Chapitre 2 – Le pillage	15
Chapitre 3 – Les fleurs de l'oubli	19
Chapitre 4 – Polyphème	25
Chapitre 5 – Les vents traîtres	33
Chapitre 6 – Les Lestrygons	39
Chapitre 7 – Circé	45
Chapitre 8 – Le royaume des morts	53
Chapitre 9 – Les Sirènes	63
Chapitre 10 – Une décision difficile	71
Chapitre 11 – L'île du Soleil	77
Chapitre 12 – Le voyage de Télémaque	83
Chapitre 13 – La nymphe Calypso	89
Chapitre 14 – Les Phéaciens	95
Chapitre 15 – Ithaque	103
Chapitre 16 – Le retour du roi	109
Épilogue	119
Remerciements	123



Préambule – Ulysse et la guerre de Troie

Il y a bien des années, à l'époque où les dieux marchaient encore parmi les hommes et où la mer abritait des créatures tapies dans ses profondeurs, vivait un roi nommé Ulysse.

Il régnait sur une petite île appelée Ithaque, un lieu de montagnes verdoyantes, de plages dorées et d'un port paisible où le vent murmurait entre les mâts comme une promesse lointaine.

Là-bas, son épouse Pénélope filait près du feu, tandis que leur fils Télémaque grandissait en rêvant du retour de son père.

Mais Ulysse était loin.

Depuis des années, il campait devant les puissants murs de Troie, une cité si fière et si solidement bâtie qu'aucune armée n'avait pu la faire tomber. Chaque nuit, alors que la fumée des combats s'élevait et que les cris se perdaient dans le ciel, il fixait l'horizon. Son cœur demeurait à Ithaque, mais il savait qu'il ne reviendrait qu'une fois la victoire obtenue.

Ulysse n'était ni le plus fort ni le plus rapide des guerriers.

Sa véritable arme, c'était son esprit : là où d'autres ne voyaient qu'un obstacle, lui cherchait déjà un passage. Sur ces plaines

poussiéreuses, entouré de soldats épuisés, il imagina un plan capable de changer le cours de la guerre.

Pendant ce temps, à Ithaque, les salles du palais s'emplissaient d'hommes ambitieux. Ils espéraient épouser Pénélope et s'emparer du trône laissé vacant. Ils buvaient le vin d'Ulysse, dévoraient son bétail et se comportaient comme s'il ne devait jamais revenir.

Mais Pénélope ne renonçait pas.

Chaque jour, elle avançait sur une grande tapisserie qu'elle disait vouloir offrir à Laërte, le père d'Ulysse. Elle avait juré que, lorsque l'ouvrage serait achevé, elle choisirait enfin un mari. Pourtant, chaque nuit, en secret, elle défaisait tout ce qu'elle avait tissé. Ainsi, la tapisserie n'avancait jamais... et l'espoir, lui, restait intact.

Télémaque, encore trop jeune pour prendre la mer, se rendait souvent jusqu'au rivage. Il rêvait d'apercevoir une voile blanche au loin, de reconnaître la silhouette de son père franchissant la passerelle du navire. Mais seules les vagues lui répondaient, régulières et silencieuses.

Depuis l'Olympe, les dieux observaient la terre. Curieux, parfois capricieux, ils attendaient le moment d'intervenir dans le destin d'Ulysse, eux qui tissent les épreuves avec autant de soin que les hommes tissent leurs histoires.

C'est ici que commence notre récit : avec un roi qui ne désirait qu'une chose — retrouver les siens — et qui allait devoir affronter des épreuves que seuls les dieux pouvaient imaginer.



Chapitre 1 – Le cadeau

Ulysse n'avait pas dormi depuis des jours. Depuis sa tente, il entendait les moqueries des Troyens qui, du haut de leurs murailles, lançaient leurs railleries comme on décoche des flèches. Chaque mot lui rappelait la distance qui le séparait d'Ithaque et de ceux qu'il aimait.

Ce matin-là, au milieu du camp silencieux, il s'arrêta soudain et déclara d'une voix posée :

— Je sais comment nous allons gagner.

Les hommes se tournèrent vers lui sans un bruit. Chaque fois qu'Ulysse parlait avec cette assurance tranquille, ils savaient qu'une idée inattendue n'était jamais loin.

— Nous allons construire un cheval, annonça-t-il.

Un murmure parcourut les rangs.

— Un cheval pour le combat ? s'exclama Antiphos, toujours impatient, la main crispée sur son épée.

— Ou pour aller se promener dedans ? lança Périmède, qui ne laissait jamais passer une occasion de plaisanter.

Eurylokhos, méfiant, marmonna :



— Ça ressemble encore à l'une de tes idées impossibles...

Le jeune Polytès, prudent de nature, n'osa rien ajouter ; il caressa simplement le manche de sa lance, comme pour y chercher un peu de courage.

Ulysse resta imperturbable et développa son plan :

— Ce sera un cadeau. Un cheval de bois, immense comme une maison, creux à l'intérieur, assez vaste pour cacher nos meilleurs guerriers. Les Troyens l'emporteront dans leur ville sans se douter de rien. Vous verrez.

Pendant plusieurs jours, les coups de marteau et la plainte aiguë des scies résonnèrent sans relâche. Le cheval prit forme, puis grandeur, jusqu'à projeter une ombre gigantesque sur la plaine.

Du haut des murs, les Troyens observaient la construction avec perplexité, incapables d'imaginer ce que préparaient les Grecs.

Quand tout fut prêt, Ulysse choisit ses compagnons et, sous couvert d'obscurité, ils grimpèrent à l'intérieur sans un souffle.

— Respirez doucement... pas un son, murmura-t-il.

À l'aube, des dizaines de navires disparaissaient déjà à l'horizon, s'éloignant lentement. Le camp grec, qui avait cerné Troie durant tant d'années, semblait soudain désert.

— Victoire, ils se sont rendus ! crièrent les Troyens.

Mais leur attention se tourna bien vite vers l'immense silhouette de bois qui dominait la plage.

Les discussions éclatèrent aussitôt.

— C'est une offrande, affirma l'un. Les Grecs déposent souvent des présents pour demander la protection des dieux avant de reprendre la mer.

— Approchons-nous pour mieux voir, proposa un autre.

Tous ne partageaient pas cet enthousiasme. Un vieil homme, Laocoon, les avertit d'une voix rugueuse :

— Méfiez-vous. Les Grecs ne font jamais rien sans y cacher quelque piège.

Mais la joie de la fin de la guerre l'emporta. Personne ne l'écouta. En liesse, les Troyens traînèrent le cheval jusqu'à l'intérieur de la ville.

— Ce sera notre trophée ! déclara l'un d'eux. Il restera sur la place centrale pour célébrer notre victoire.

Ce jour-là, les rires, les embrassades et la musique envahirent les rues, comme si plus rien ne pouvait menacer la paix retrouvée.

À l'intérieur du cheval, des cœurs battaient à toute vitesse. Quand, bien tard dans la nuit, la cité s'endormit enfin, une trappe s'ouvrit dans un grincement à peine audible.

Un à un, tels des ombres libérées, les guerriers se glissèrent dehors. Les portes de la ville cédèrent, et l'armée grecque — revenue en secret sous le voile de la nuit — envahit Troie.

La ville tomba enfin. Parmi la fumée, les flammes et les cris, Ulysse leva les yeux vers les étoiles.

« Je rentrerai bientôt à Ithaque », se promit-il.

Mais parmi les ruines, un vieillard troyen se redressa, le pointa du doigt et s'écria d'une voix déchirée :

— Les dieux n'oublient jamais, Ulysse ! La mer gardera ton châtiment, et chaque vague sera un mur sur ton chemin !



Chapitre 2 – Le pillage

Le vent poussa la flotte d’Ulysse loin de Troie pendant des jours, jusqu’à la ville d’Ismaros, terre des Cicones. Depuis le pont, ils aperçurent des maisons blanches, des champs de blé doré et des vignes qui étincelaient sous le soleil, promesses de repos après tant de tempêtes.

Les tonneaux d’eau sentaient déjà le pourri, et les provisions étaient presque inexistantes.

— Ici, nous pourrions remplir les cales, dit Périphète, les yeux brillants d’espoir.

Ulysse débarqua avec Eurylokhos et Antiphos pour négocier. Ils offrirent des présents, mais les gardes leur claquèrent les portes au nez.

— Nous ne voulons aucun marché avec des étrangers, crachèrent-ils.

De retour sur la plage, Ulysse réunit ses hommes. Leurs visages, creusés par la faim et la fatigue, semblaient taillés dans l’ombre.

— Si nous ne trouvons pas de nourriture, nous mourrons en mer, dit-il d’une voix ferme, même si le doute lui serrait la poitrine. Nous prendrons ce dont nous avons besoin.



Aveuglés encore par la victoire de Troie, les marins se jetèrent sur la ville. Ils pillèrent le grain, le vin, les moutons et les coffres d'or, ivres d'épuisement et de triomphe mêlés.

— Partons maintenant, insista Ulysse, un léger tremblement dans la gorge.

Mais sur la plage, les feux s'allumèrent et les rires éclatèrent. L'un jouait de la flûte, un autre dansait avec une amphore de vin serrée contre lui. L'air sentait la fumée, la fête et l'insouciance.

C'est alors qu'un cor de guerre retentit au loin. Un autre répondit depuis la colline.

— Aux armes, dit Ulysse.

Les Cicones arrivaient en vagues successives, armés de lances, de chars et de boucliers étincelants. Ulysse fendit la mêlée à coups d'épée, entraînant les siens vers le rivage.

Le choc fut brutal : le fer heurtant le fer, la boue éclaboussée de vin renversé, les cris emportés par les sabots des chevaux. Une flèche siffla en lui frôlant l'oreille.

— Aux bateaux ! ordonna-t-il, partagé entre la colère et la peur.

Quand le vent gonfla enfin les voiles, plusieurs hommes manquaient à l'appel sur chaque navire. Personne ne chanta cette nuit-là. Le silence pesait plus lourd que les vagues. Ulysse resta à la proue, les lèvres serrées. Il savait que la mer pouvait être plus cruelle que n'importe quel ennemi. Et pourtant, il sentait la culpabilité brûler en lui pour chaque vie laissée derrière à Ismaros.



Chapitre 3 – Les fleurs de l’oubli

Pendant plusieurs jours, la mer se retourna contre eux. Le vent rugissait sans trêve, les vagues se dressaient comme des murailles et le ciel ne laissait filtrer aucune lueur. Ni soleil le jour, ni étoiles la nuit.

Ulysse, qui s’était tant de fois fié aux astres pour se guider, avait l’impression de voguer dans un vide sans direction, emporté par la force brute du vent et des vagues.

Les hommes étaient exténués, et chaque journée semblait se répéter, écrasante et interminable.

Quand enfin la tempête s’éteignit, la mer se calma d’un seul coup, comme si elle avait oublié sa colère. L’air devint doux, presque tiède, et au loin surgit une côte qui semblait sortie d’un rêve.

Le sable brillait comme de la poussière dorée, et tout autour poussaient des arbustes couverts de fleurs blanches et bleues dont le parfum léger emplissait l’air.

Les marins respirèrent profondément et, l’espace d’un instant, sentirent leur fatigue s’effacer.

— Un peu de repos ne nous fera pas de mal, suggéra Périclès d’une voix lasse.



Le jeune Polytès, nerveux, murmura presque pour lui-même :

— Et si nous restions coincés ici, nous aussi ?

Ulysse envoya Eurylokhos, Antiphos et un autre marin explorer l'île.

Les heures passèrent, et ils ne revinrent pas. Inquiet, Ulysse descendit à terre avec quelques hommes. Il les trouva sous des arbres, riant avec des femmes et des hommes au regard paisible. Les habitants leur tendaient un fruit doré qui scintillait au soleil.

— Goûte, Ulysse, dit Eurylokhos, les yeux mi-clos. Tu oublieras tes peines.

— Reste avec nous. Ici, il n'y a ni tempêtes ni guerres, ajouta Antiphos, presque endormi.

Déjà, ils semblaient avoir oublié jusqu'au nom d'Ithaque. Le lotus n'était pas seulement doux : il effaçait le désir même de rentrer chez eux.

— Au navire, maintenant, ordonna Ulysse.

Mais personne ne bougea. L'un se laissa tomber dans l'herbe, un autre tenta de courir de nouveau vers la plage, comme attiré par une force invisible. Ulysse dut les traîner de force, aidé par ceux qui résistaient encore. Pour éviter qu'ils ne se jettent à la mer, ils attachèrent les désobéissants sur le pont.

Depuis le rivage, les Lotophages les regardaient partir en silence, comme s'ils savaient qu'un jour ou l'autre, des étrangers reviendraient goûter à leurs fruits d'oubli.

Le parfum des fleurs flottait encore dans l'air lorsqu'Ulysse fixa l'horizon. Pendant un instant, l'image de Pénélope et de Télémaque se brouilla, comme un rêve prêt à se dissoudre. Il se cramponna à la barre, conscient qu'ils étaient perdus, sans repères ni certitudes, voguant vers un destin que seuls les dieux pouvaient voir.



Chapitre 4 – Polyphème

Ils naviguaient sans direction, s'arrêtant sur des côtes arides ou dans de petites criques où ils ne trouvaient qu'un peu d'eau saumâtre et quelques racines dures qui apaisaient à peine leur faim. Les hommes étaient exténués ; chaque fois qu'ils débarquaient avec l'espoir de trouver des provisions, ils revenaient les mains vides et le cœur encore plus lourd.

Ulysse observait en silence, conscient que la mer ne les éprouvait pas seulement par ses tempêtes, mais aussi par la lassitude qui s'installait peu à peu dans leurs âmes.

Un jour, ils accostèrent au pied d'une colline couverte d'herbe. La brise portait une odeur de lait frais. Bientôt, ils découvrirent une grande grotte remplie de fromages empilés, de bols de lait et de peaux de mouton suspendues.

— Celui qui vit ici prend bien soin de ses bêtes, observa Périclès, les yeux brillants de faim.

— Et il mange mieux que nous, ajouta Antiphos en tendant déjà la main vers un fromage.

Eurylokhos, toujours prudent, siffla entre ses dents :

— Je n'aime pas ça. Quelqu'un qui possède autant ne voudra pas partager.

Polytès déglutit, puis haussa les épaules :

— Peut-être... peut-être que ce n'est qu'un berger...

Soudain, un grondement fit vibrer le sol. L'entrée s'assombrit sous une ombre gigantesque. Une créature immense apparut : un seul œil au milieu du front, des mains si grandes qu'elles pouvaient écraser un homme comme de l'argile mouillée.

— Je suis le Cyclope Polyphème, fils de Poséidon. Que faites-vous dans ma grotte ? tonna-t-il, sa voix résonnant comme un orage parmi les rochers.

Ulysse avança d'un pas, forçant la tranquillité dans sa voix.

— Nous sommes des voyageurs qui ne cherchent qu'un peu de repos.

Le Cyclope fit rouler un rocher colossal et scella la sortie.

— J'ai déjà mangé aujourd'hui. Demain, vous serez mon repas, dit-il avant d'éclater d'un rire profond qui glaça les marins.

À l'aube, Polyphème sortit avec son troupeau pour les faire paître. À l'intérieur, les hommes tremblaient. Ulysse les réunit d'un geste.

— Nous ne pouvons pas déplacer ce rocher. Nous sortirons seulement lorsqu'il le rouvrira. — Il regarda chacun de ses compagnons, laissant le silence apaiser leur peur. — Si nous voulons une chance de survivre, il faut l'empêcher de nous voir.

Ulysse saisit une outre de vin et la leva.

— Avec ceci. Nous y ajouterons du miel, et nous le lui offrirons. Il n'a sûrement jamais goûté quelque chose d'aussi doux. Il boira jusqu'à s'endormir. Ensuite, nous aiguiserons un pieu dans le feu... et nous le lui planterons dans l'œil.

Au crépuscule, Polyphème revint. Ulysse s'avança, humble.

— Grand Polyphème, nous avons un présent pour toi. Un vin que tu ne trouveras dans aucune autre île.

Le Cyclope en prit une gorgée.

— C'est délicieux... donne-m'en plus, ordonna-t-il.

Une rasade, puis une autre... et encore une autre. Ses paupières s'alourdissaient, sa voix devenait pâteuse.

— Comment t'appelles-tu, étranger ?

— Je m'appelle Personne, répondit Ulysse avec prudence, dissimulant son vrai nom.

— Tu es un bon invité, Personne... En récompense... je te mangerai le dernier, murmura Polyphème avant de s'écrouler.

Les hommes chauffèrent le pieu dans le feu jusqu'à ce que son extrémité devienne rouge et brûlante. Ulysse le saisit fermement et, à son signal, ils poussèrent tous ensemble. Le cri du Cyclope fit trembler toute l'île.

— Mon œil ! Je ne vois plus ! Je suis aveugle ! rugit-il, pressant sa blessure de ses mains immenses.



Au-dehors, les pas d'autres Cyclopes firent vibrer la terre.

— Que se passe-t-il, frère ? lança l'un depuis l'entrée.

— Personne m'attaque ! Personne ne m'a blessé ! hurla Polyphème, agenouillé, sanglotant de douleur.

Un silence surprit la grotte, puis des rires graves éclatèrent.

— Si personne ne t'attaque, alors ce n'est qu'un mauvais rêve. Rendors-toi et cesse de hurler, répondirent-ils avant de s'éloigner.

La nuit fut interminable. Polyphème, aveugle et furieux, parcourait la grotte en tâtonnant, tentant de saisir l'un d'eux. Chaque fois qu'il passait près d'un marin, tous retenaient leur souffle, glacés par la peur, jusqu'à ce qu'il s'effondre enfin, vaincu par la douleur et l'épuisement.

À l'aube, les bêlements impatients du troupeau réveillèrent le Cyclope. Il poussa le rocher mais, une main posée sur chaque animal, il palpa leur dos pour empêcher toute fuite. Il ignorait que, sous la laine épaisse des plus grands béliers, les Grecs étaient accrochés, dissimulés dans le pelage.

La dernière brebis passa. Tous avaient finalement échappé au monstre. Ils coururent vers la côte sans se retourner, larguèrent les amarres et embarquèrent. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'Ulysse osa respirer.

Depuis le pont, et malgré le danger, il cria d'une voix fière :

— Dis à ton père Poséidon que c'est Ulysse d'Ithaque qui t'a mis dans cet état !

Le rugissement de Polyphème résonna sur toute l'île, et la mer se souleva, frappant la coque tandis qu'un frisson parcourait chaque homme.

Dans les profondeurs, quelque chose de terriblement puissant avait entendu son nom.

Remerciements

Merci d'avoir lu ce livre et d'avoir accompagné Ulysse tout au long de son voyage. Chaque page ne prend vraiment vie que lorsque quelqu'un comme toi choisit d'embarquer dans l'aventure, et pour cela, nous t'en sommes profondément reconnaissants.

Nous sommes Ollada de Tinta, une jeune maison d'édition qui vient tout juste de commencer son parcours. Ton intérêt et ton soutien comptent énormément pour nous et nous encouragent à continuer de créer des histoires pour les lecteurs curieux de tous âges.

Si tu souhaites partager tes impressions, tes commentaires ou même des critiques constructives, nous serons ravis de te lire. Tu peux nous écrire à : contacto@olladadetinta.es

Et si tu as apprécié ce livre, nous te serions très reconnaissants de laisser un court avis sur Amazon. Ton opinion nous aide non seulement à grandir, mais aussi à permettre à d'autres lecteurs de découvrir notre travail.

Avec gratitude et enthousiasme,

L'équipe d'Ollada de Tinta

